

QUE FAIRE?...

D'ici quelques jours, vers le 15 novembre je crois, les jean-foutre de haute vont battre le rappel pour faire radiner à la Caserne les gars qui ont tiré au sort cette année.

A cette occase, les chouettes ziques qui ont plein le cul de toutes les oppressions, ont soupé des patrons, de gouvernants, de toute la racaille, se demandent que faire.

Vont-ils décaniller, passer la frontière, s'en aller n'importe où, aux cinq cents mille diables, s'il le faut?... excepté à la caserne?

Ou bien, vont-ils se rendre à l'appel, résolus à subir toutes les dégoutations qui les attendent.

Y a quèques jours, je discutais la question avec un riche fieu qui en a enduré de toutes les couleurs: il a tâté de la caserne, a été expédié en Afrique, où il a subi cent mille horreurs.

Un camisard, quoi!

C'est dire qu'il a passé par toutes les filières, qu'il a le cœur farci de haine contre les galonnards et toute la séquelle.

Eh bien, le gars ne veut rien savoir de la désertion ou de l'insoumission. Faut l'entendre s'emballer, nom de dieu!

Quoi donc, foutre le camp? Autant vaut piquer un plongeon dans la Seine. Y a rien à faire à l'étranger: les copains n'en connaissent pas la langue, ils sont isolés, perdus, noyés. Ah, si la gouvernance n'était pas si andouille, elle faciliterait la désertion aux anarchos, - elle les refuserait comme soldats. Ça serait son salut, si tous les gars d'attaque décanillaient comme des lapins. Mince d'épine que ça lui tirerait du pied!

Au contraire! Aller à la caserne, c'est tenir tête aux sacripants de la haute: c'est accepter la lutte, au lieu de refouler on décanillant. Puis on a beau dire y'a une riche propagande à faire près des troubades. C'est pas les vieux qu'il nous faut convaincre: ceux-là s'en vont goutte à goutte. C'est les jeunes qu'il s'agit de pistonner! Or, nulle part on ne trouve les jeunesses mieux disposées qu'à la caserne: rien que de se sentir frusqués en pantins dégueulasses, la rage vous vient...

Autrefois, alors que le service de trois ans n'existait pas, quand il fallait s'appuyer quatre ou cinq ans de caserne, - on pouvait excuser qu'un fiston refoule sur le service; il était compréhensible qu'il prenne la poudre d'escampette. Mais aujourd'hui? Ah non mille tonnerres! Il s'agit plus que de tirer une moyenne de deux ans et demi. Y'a, pas foutre, ça peut s'endurer sans abrutissement! avec du nerf, toutes les dégoutations vous glissent sur la peau.

D'ailleurs, ajoute mon camisard, y'a mèche d'éviter les avaros, s'avère d'être à la coule, de n'avoir pas froid aux quinquets. Les galonnards sont rosses? On leur laisse leur rosserie, - et on leur glisse entre les pattes.

Crédieu, je m'aperçois qu'en jaspinant, j'empiète sur le territoire de mon camisard, Mais ne m'en voudra pas!

«Père Peinard, qu'il m'a fait, puisque ça t'intéresse, si le cœur t'en dis, je vas t'envoyer un flanche sur cette question du service militaire. Ce sera long, vu que c'est pas en quatre mot qu'on peut vider son sac sur une machine si sérieuse. C'est l'affaire de trois numéros. Ça te va-t-il?».

Très chouette, nom de dieu, ça me botte bougrement! Vas-y l'ami! et voilà comme quoi, cette semaine, je commence la publication des réflexes d'un camisard!

«Aux Bleus de la Classe de 92!

Écoutez, bleux! Bleus! C'est par ce mot qu'on vous accueillera, dans les chambrées où vous appelle la Loi, - la Loi! - dans les casernes, où les railleries et les sarcasmes tacheront, dès l'entrée, ainsi que d'infâmes glaviots, votre blouse de paysan ou votre bourgeron d'ouvrier. Passez outre!

Ceux qui vous lanceront ce sobriquet à la face, ceux qui vous cingleront de cette injure (!) ce seront de pauvres diables, des déshérités de la vie -comme vous- qu'aura bestialisé le service militaire, qu'auront abrutis les corvées, aussi déprimantes qu'inutiles, que leur impose la sécurité des oisifs. Ne leur en veuillez pas!

Pensez que les malheureux qui ricaneront de votre gaucherie et qui blagueront de votre inaptitude d'apprentis meurtriers, sont simplement des imbéciles. Mais d'abord, avant d'être des imbéciles, ces idiots façonnés peu à peu par les théories ineptes et les manœuvres stupides, ils avaient eu comme vous lorsque que vous échangez encore vos souliers contre les godillots réglementaires, un cœur large ouvert aux intuitions que donnent les choses, une âme qui pensait.

Ils avaient été des hommes avant d'être des pièces d'échiquier. Restez des hommes.

Songez-y en nouant les quatre coins du mouchoir où vous enfermerez, pour la route, le dernier morceau de pain qu'on vous a laissé gagné, en vous rendant dans la cour de la caserne, où l'on vous parkera comme des bestiaux, - où vous répondrez pour la première fois: «Présent!» à l'appel des buveurs de sang.

La Loi vous réclame pour faire de vous des suppôts de ses conquêtes inavouables, pour faire de votre chair, - qui est à vous, - une viande à elle; pour faire de votre esprit, - qui est à vous, -une bouillie infâme; pour vous transformer en séides des Césars, en souteneurs de chanceliers de fer ou de dictateurs de papier, ces sanctionnaires de pronunciamentos. Elle vous réclame pour faire de vous des soldats.

Restez des hommes.

Bleus! On vous a conseillé de désertir, d'échapper, en vous sauvant à l'étranger, aux duretés du service militaire, à ses promiscuités repoussantes,, aux nécessités de la vie continuelle, pendant de longues années, avec des matamores gâteux qui vous stupéfient, avec des brutes qui vous malmènent. Oui. On vous a conseillé cela. Qui?

Des gens qui, ayant eu peur, ont peur pour vous; des gens qui, n'ayant pu sans doute tirer saines et sauves, des mains des tortionnaires galonnés, leur chair et leur âme, vous jugent à leur triste valeur; des gens qui pensent, ayant manqué de volonté, que la Théorie écrase entre ses feuillets les aspirations et les convictions des voyants, que la manœuvre piétine, jusqu'à l'écraser, entre deux mouvements d'armes, sur l'énergie des libertaires... Des lâches...

Ne les écoutez pas. Ne désertez point. Allez à l'armée

Allez-y. Allez-y pour être des soldats.

Les soldats de la Foi nouvelle, par l'exemple! Ceux qui ne portent que par surprise un numéro à leur képi, ceux qui savent rester, - malgré les chiffres qui les marquent pour la boucherie ainsi que des animaux pour l'abattoir, - des immatriculés et des indépendants, des sans-bonheur plein de rage, des sans-patrie pleins de dégoût!

Qu'est-ce que c'est que le bonheur! Une chose possible, - complètement, - et dès demain.

Travaillez pour en être maîtres.

Qu'est-ce que la patrie! Une chose creuse. Chiez dedans.

Écoutez, camarades. L'armée, c'est la base de notre affreux système social. C'est la Force sanctionnant

les conquêtes de la Force et de la Ruse. Quand on veut faire tomber une muraille, c'est à son pied qu'on creuse la mine, c'est sa pierre angulaire qu'on cherche à faire éclater. Pour jeter par terre la Société bourgeoise, c'est à l'armée qu'il faut s'attaquer.

La bourgeoisie a été bête, voyez-vous, - oh! oui, bien bête! Au lieu de s'appuyer, ainsi que tous les régimes autoritaires, sur des bandes de stipendiés à vie, sur des cohortes de prétoriens, elle a résolu de se faire étayer par une «armée nationale».

Elle n'a pas compris que la fameuse phrase: «Tout le monde soldat» se transformerait fatalement en celle-ci, dès que l'on voudrait se donner la peine de réfléchir un peu: «Personne soldat».

Elle n'a pas compris qu'il pouvait devenir dangereux, pour elle, de mettre en contact, pendant un laps de temps beaucoup trop court pour ses intérêts, - malgré sa longueur, - des représentants de toutes les classes; elle n'a pas compris que l'augmentation forcenée des effectifs, loin d'être pour elle une raison de sécurité, ne serait qu'une cause de démoralisation disciplinaire et de désagrégation hiérarchique; elle n'a pas compris, - surtout, - qu'en instituant une armée nationale, elle créait un milieu où pourraient, - aussitôt qu'ils sauraient le vouloir, - se connaître, se pénétrer, se convaincre et s'allier pour les revendications nécessaires, tous ceux qu'elle a dépouillés.

Elle n'a pas compris qu'elle préparait un terrain merveilleux, dans les casernes et sur les Champs-de-Mars, à la propagande anti-autoritaire. Elle n'a pas compris qu'une poignée d'hommes résolus peuvent, en quelques années seulement, faire de l'Armée la Fédération des souffrances et des haines, faire de cette école d'imbécillité et de barbarie une école d'intelligence et d'humanité.

Elle n'a pas compris qu'elle vous donnait, les Bleus, - vous qui allez partir dans quelques jours, - le moyen de propager la grande idée anarchiste, et de lui amener, oh! voyez donc!, - celui que nos moyens ne nous permettent pas d'aller conquérir chez lui et qui ne demandera, soyez-en sûrs, qu'à lutter pour le triomphe de notre cause dès qu'il la connaîtra: le Paysan.

Vous avez une belle œuvre à faire, Bleus!...

Les bourgeois ont parlé, en ricanant, des «baïonnettes intelligentes».

Eh! bien, dites donc, si l'on essayait un peu de leur donner de l'intelligence, aux baïonnettes, pour voir?...

Un Camisard».

Émile POUGET,
le père Peinard.